

Georges Vignaux

L'Aventure du Corps

Des mystères de l'Antiquité
aux découvertes actuelles

Pygmalion

Extrait de la publication

L'AVENTURE
DU CORPS

DU MÊME AUTEUR

Penser & Organiser. Le démon du classement, Paris, Seuil, 1999.

Du signe au virtuel : les nouveaux chemins de nos intelligences,
Paris, Seuil, 2003.

Georges Vignaux

L'AVENTURE
DU CORPS



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion

ISBN 978-2-7564-0189-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

QU'EST-CE QU'UN CORPS ?

« *La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.* »

François-Xavier Bichat

S'il est au moins une chose que chacun croit connaître, c'est bien cette idée de *corps*. Curieuse notion autant porteuse de certitudes que d'angoisses, d'ignorances que de croyances égarées. Les définitions usuelles du dictionnaire peuvent-elles nous aider ? Assurément, non. On y trouve (*Dictionnaire universel de poche*) que le corps est « la partie physique de l'homme », c'est-à-dire ce qui resterait à prendre de l'être au-delà de l'esprit ou de l'âme. Bel exemple de dualisme ! On y trouve encore, de façon plus intéressante, dans les dictionnaires historiques (*Trésor de la Langue française*), le rappel de la définition de Lamarck, empruntée à sa *Physiologie zoologique* (1809) : « Ensemble des parties matérielles constituant l'organisme, siège des fonctions physiologiques et, chez les êtres animés, siège de la vie animale. Les végétaux sont des corps vivants organisés. »

Quelques bribes d'anatomie empruntées au même ouvrage du même auteur : « ... le corps de l'homme possède non seulement un squelette articulé, mais encore celui de tous qui est le plus complet et le plus perfectionné dans toutes ses parties. »

D'où, toujours dans le même dictionnaire, ces séries d'images qu'on retrouve effectivement dans les discours ordinaires :

« Corps bien/mal constitué, proportionné ; corps difforme, disgracié ; corps mince, svelte ; corps de liane ; corps dodu, épais, trapu ; corps chétif, amaigri, décharné ; corps osseux, squelettique ; morphologie, constitution, configuration du corps ; silhouette, lignes du corps ; parties, partie inférieure, haut du corps ; membres, attaches du corps ; muscles, organes, veines du corps ; beauté, difformité du corps ; beau corps ; corps harmonieux ; (être) beau de visage et de corps ; (être) sans défaut de corps ; (être) mince de corps ; étudier, disséquer le corps humain. »

D'où enfin, ces regards sur le corps : « ... avoir un corps et des membres bien proportionnés. » « Il a le corps bien fait, mais les jambes un peu trop courtes. Il a le corps long, le corps tout de travers. » Ou ces actions de la loi sur le corps : « Garde du corps : Garde attaché à la protection d'une personnalité, en particulier d'un homme d'État. » « En partie [Désigne la pers. en tant qu'elle peut être contrainte physiquement, arrêtée et incarcérée, par voie de justice, en cas d'infraction aux lois] : Prise de corps : jugement, ordonnance, prise de corps contre qqn ; contrainte par corps : appréhender au corps. »

Ainsi, d'anatomie en style, de structure en forme, de physique en image, de libre en contraint, voici le corps en différents états. Il est matière, il est signe et symbole. Il est force et moyen de contrainte de l'autorité. Il est sujet et objet. Jamais chose au monde n'aura suscité autant d'investigations, d'efforts pour comprendre la vie, de supputations sur la matière et sur l'esprit.

Y A-T-IL UN « ESPRIT » DANS LE CORPS ?

De quelque côté que je me tourne, je constate que j'ai un corps. Il est complet, du moins me semble-t-il. Je cache les dents perdues, les cheveux blancs, la baisse de la vue et de l'ouïe, les plis du ventre, les veinules des jambes. J'ai un corps. Je le pince, il est là, se rappelle à l'occasion de douleurs, de fatigues ; il me procure de petites jouissances : esthétiques, sensuelles, gastronomiques. Il est là assurément, bien qu'il vieillisse, je le sais. Je sais aussi qu'il va mourir, c'est-à-dire ne plus être. Je n'y pense pas. Si parfois, avec acuité, avec la conviction du temps irrémédiablement passé. Il me semble que mes organes internes sont au complet et fonctionnent à peu près. Les médecins me le disent et me menacent aussi. J'ai un corps et je n'ai pas d'autre moyen pour m'assurer que je vis et le faire savoir

QU'EST-CE QU'UN CORPS ?

aux autres. Bien avant d'entendre mes mots, ils voient ce corps et se font une idée de mon être. Laquelle ? Je ne sais pas toujours.

Je ressens donc mon corps et je le vois. Comme s'il y avait en moi une capacité de réflexion sur moi-même, sur cette enveloppe, cette structure de chair et d'os qui est moi. Puis-je me détacher de mon corps et me tenir à distance de lui tout en restant en lui ? Apparemment, oui. C'est cette étonnante situation qui, très tôt, a alimenté les réflexions des philosophes et des romanciers dès que notre espèce a su développer des langages et des écritures élaborés. Il nous a fallu entamer un long chemin pour cerner notre corps, le comprendre, l'analyser, le prévoir, de même qu'il nous a fallu un long chemin pour interpréter notre capacité de penser, lui donner forme puis sens. Cette capacité, on l'a nommée tantôt « esprit » tantôt « conscience » ou « âme ». Désormais, il nous a fallu apprendre à vivre cette dualité corps-esprit, ne sachant trop comment l'esprit pouvait dépendre du corps et le corps de l'esprit, constatant les métamorphoses de l'un et de l'autre, étonnés et parfois surpris de ces métamorphoses. À la manière du jeune enfant qui découvre progressivement ses membres, ses doigts, sa bouche et en joue comme d'une partition de sensations et d'émotions.

Longtemps notre corps est demeuré objet de mystère. Il se modifiait, il nous causait douleur ou joie, il saignait, il s'ouvrait, on y voyait palpiter des chairs, battre des liquides, il cessait de vivre, il devenait ossements, il tombait en poussière. Longtemps notre esprit lui-même a tâonné. Des impressions nous traversaient, de brèves images apparaissaient puis disparaissaient, des souvenirs s'installaient, des volontés nous guidaient. Des choses confuses puis claires y prenaient forme, des situations du monde, des images nous peuplaient. Longtemps, on n'a trop su comment explorer ce qu'il y avait en notre corps. On s'en faisait « idée », suite à quelques observations, à voir quelques phénomènes. On avait des idées, mais qu'est-ce qu'étaient « les idées » ?

L'histoire du corps est une très longue histoire. Un véritable « roman » qui s'appelle tantôt anatomie tantôt médecine ou physiologie, santé ou maladie et qui est loin d'être achevé. L'histoire de la pensée est une histoire des hommes, de leurs symboles, de leurs croyances, de leurs fois, de leurs systèmes. Je débiterai ce « roman » du corps par les aventures de son rapport à l'esprit, au fil des philosophes et des conceptions de nos sociétés.

Commençons par l'étymologie : « corps » vient du latin *corpus* et de la racine indo-européenne *kṛp*, qui signifie « forme ». « Corpus », cela veut dire : « un ensemble relativement stable et solidaire de parties et de propriétés ». Dès l'Antiquité, la notion de « substance » désigne ce que nous percevons dans ce qui nous entoure : les objets du monde, nous-même et les autres. C'est la chose matérielle que nous appréhendons donc, et qui nous résiste puisqu'elle a une « forme » et des propriétés, dans l'espace et dans le temps, comme sa masse ou son impénétrabilité. Les dieux grecs ainsi ont un corps comme les humains et leur corps, leur forme, définit ce qu'ils sont, quelles sont leurs qualités et leurs valeurs.

La forme est essentielle. L'enveloppe ou celle de l'esprit qui lui donne vie et au-delà, dans la mort. La vie se définit d'abord par ce fait que nous devons tous, un jour, la perdre : mourir... Alors, définir la mort pour approcher la vie...

UNE HISTOIRE DU RAPPORT À LA MORT

Nous n'avons pas de définition incontestable de la vie, nous en avons même plusieurs de la mort. Il y a, d'un côté, les définitions scientifiques, qui portent sur le moment de la mort et, de l'autre, les définitions philosophiques, qui portent sur sa nature. Toutes révèlent des conceptions successives du corps et de la vie.

La mort administrative

Il existe une définition officielle de la mort en France. C'est celle de la circulaire Jeanneney du 24/04/1968 qui, en fait, reprend la description de Mollaret et Goulon de 1959, avec ses trois conditions :

I – La constatation des quatre signes fondamentaux :

1. abolition contrôlée de la respiration spontanée,
2. abolition de toute activité des nerfs crâniens,
3. perte totale de l'état de conscience, à l'exception des réflexes du tronc et des membres,
4. un électroencéphalogramme plat pendant trois minutes.

II – L'élimination des étiologies simulatrices comme intoxication, hypothermie, troubles métaboliques.

III – Un délai d'observation minimum, mais variable selon l'étiologie, où ces signes sont constants.

Au cours de l'histoire, le rapport entretenu par l'humanité avec la mort a ainsi évolué. Cette évolution semble aller de l'inconscience à la conscience, de l'instinct au deuil. On peut tenter d'en schématiser les époques.

Époque pré-spirituelle (instinct)

Entre le primate des origines et l'homme, la façon d'appréhender la mort a sans doute évolué de la crainte au consentement, de la peur à la résignation. Notre relation à la mort semble avoir été, à l'origine, similaire à celle des autres grands primates vivant dans la nature.

Bien qu'il soit difficile d'imaginer ce que pensent les grands singes face à la mort, on peut risquer quelques interprétations. Il semble ainsi évident qu'ils connaissent le chagrin, le deuil, la souffrance de la perte d'un être cher. Comment expliquer qu'une maman chimpanzé porte son enfant mort pendant des jours ? Que ressent-elle quand elle finit par comprendre et qu'elle abandonne le corps derrière elle ? Et pourquoi un jeune chimpanzé peut-il mourir lorsqu'il perd sa mère, même s'il est assez grand pour se débrouiller tout seul ? Comment s'expliquer qu'un autre petit puisse très bien survivre à sa mère ? Ils sont comme nous, les humains, qui réagissons tous si différemment au deuil qu'il nous est parfois impossible d'exprimer la profondeur de notre chagrin, et du vide qui s'installe en nous lorsqu'un être aimé meurt. Visiblement, comme les hommes, les singes connaissent les tourments du deuil.

Il existe pourtant quelques différences. Tout d'abord, les grands singes ne semblent pas avoir constamment à l'esprit l'idée de leur propre mort et de celle de leurs semblables, comme c'est le cas pour l'homme (même si cela reste dans une sorte d'arrière-plan mental). Mais, en même temps, la plupart des êtres humains parviennent à transcender le fait de se savoir mortels, puisqu'ils acceptent de vivre malgré cette fatalité. Sous un certain angle donc, on peut dire de cette période originelle de l'humanité qu'elle est « l'âge de la mort incomprise ».

Période préhistorique (début de la spiritualité)

Il est impossible, bien entendu, de déterminer objectivement à quel moment les humains se sont radicalement distingués des autres primates.

La bipédie, l'utilisation des outils ou le « langage », existent aussi chez les primates, et déterminer à quel moment l'espèce humaine a distancé clairement les grands singes au niveau de la sophistication des comportements, semble encore impossible. Pour certains, la grande séparation entre notre espèce et les autres primates s'est effectuée au moment où l'homme a conçu ses premiers rites funéraires, ses premières conceptions d'un « au-delà » : les premières sépultures, connues actuellement, datent de 100 000 ans.

Quand l'homme a pris conscience qu'il était mortel, il s'est agi sans doute d'une véritable « révolution ». Les hommes ont alors dû imaginer précocement un monde double (le terrestre ici, et « l'au-delà », le « royaume des ancêtres ») vers lequel le défunt migrerait après sa disparition. L'idée émerge que mourir équivaut sans doute à passer dans un autre monde.

Période religieuse

Peu à peu, les religions ont vu le jour. Ces nouvelles disciplines ont familiarisé l'homme avec sa condition de mortel. L'individu a dû accepter l'idée d'un corps périssable, l'idée d'une séparation radicale entre les vivants et les morts. Le corps, simple enveloppe, restait dans ce monde matériel. Seuls l'esprit et l'âme migraient dans l'au-delà.

Période scientifique (nihilisme, matérialisme)

C'est à partir de la grande expansion des progrès techniques et matériels que la science a pris la place du religieux dans l'explication du vivant. D'une certaine façon, l'industrialisation du monde a conduit à une vision matérialiste et nihiliste de l'existence. De ce point de vue, la mort signifie la disparition totale du corps et de l'esprit. On peut alors parler d'une sorte d'« âge du deuil total », en distinguant deux phases :

QU'EST-CE QU'UN CORPS ?

- la période du deuil total inacceptable,
- la période du deuil total acceptée.

Dans le premier temps (temps actuel), le matérialisme, en supprimant tout espoir d'un au-delà, et sans offrir les moyens de surmonter cette angoisse, oblige l'esprit humain à la contourner (par la distraction, la suractivité...). L'homme est alors obligé de nier la réalité même de sa mort.

Dans un second temps, l'humanité aura réussi à transcender la mort, à la comprendre et à la dépasser.

La question de l'au-delà, hors du champ de la science, disparaîtra probablement, pour être réintégrée dans le monde phénoménal. L'homme fera l'expérience du « divin » sur terre. Il aura acquis les moyens de transcender la mort. Nous sommes sans doute dans la première phase, et orientés vers la seconde. Encore ne s'agit-il pas de confondre la conscience du divin avec ce « sentiment religieux » aujourd'hui confusément répandu et qui n'est qu'émotion. La mort demeure juge... Elle conclut toujours le « récit » de notre espèce...

II

AUX ORIGINES : LE CORPS ET L'UNIVERS

OÙ DÉBUTE LE RÉCIT...

Tout récit a une origine, mais la question des origines demeure obscure. D'où vient l'homme ? Quels chemins ont empruntés nos façons de penser le monde et nous-mêmes ? Au commencement, pense-t-on, il y avait la « pensée primitive ». Mais celle-ci a-t-elle disparu ? Rien n'est moins sûr. Les mythes fleurissent sans cesse : ils font toujours recours au mystère pour expliquer des mystères. À défaut de cohérence, ils permettent de trouver une cause aux accidents de la nature, aux événements humains, surtout lorsque ceux-ci se révèlent douloureux à supporter. Le mythe console. Il apporte la magie bienheureuse. Depuis les temps reculés où déjà apparaissent les symboliques du sacré.

Des fouilles archéologiques très récentes ont été menées dans les bassins d'El Kown et de Jerf el-Ahmar, en Syrie, par une équipe franco-syrienne. Il semble que notre civilisation soit née là, il y a un million d'années. Selon les archéologues, c'est un incroyable « mille-feuille » de cultures qui aurait été mis au jour, notamment à Umm el Tlel, permettant d'exhiber un changement historique essentiel lorsque le chasseur-cueilleur devient cultivateur-éleveur. Dix mille ans avant J.-C., on voit alors apparaître une profusion de représentations, de fresques, de figurines, de bas-reliefs,

dont les descendants, aux âges historiques, seront à l'origine de tout l'art occidental.

À Umm el Tlel, des vestiges étonnants ont été exhumés dans des couches vieilles de 80 000 ans. Il s'agit de pierres arrangées en dessin d'une patte d'ours ou d'une main d'homme. Cette disposition n'est pas due au hasard. Les hommes ont-ils alors voulu représenter quelque chose ? Ces pierres avaient-elles une finalité symbolique ? Quelle histoire racontent-elles ? De la même époque datent aussi cinq pierres recouvertes de figures géométriques (points ou traits rectilignes) et qui montrent notamment le dessin d'un quadrupède, des serpents, un rapace aux ailes déployées. Ce qui suggère que le seul usage de ces pierres fut la transmission de messages et qu'elles seraient les vestiges d'un type de notation embryonnaire qui représente des significations à l'aide de dessins figuratifs ou conventionnels. Sans doute, s'agit-il encore d'aide-mémoire pour transmettre des mythes, une pensée de l'ordre du magique...¹

Réputée « moderne », la science n'a cependant jamais chassé la magie ni la religion. Bon nombre de connaissances scientifiques ont trouvé leur source dans la magie. On peut penser ainsi à l'art des guérisseurs ou encore à l'alchimie. Les notions de « qualités », de « formes », qui vont jouer un grand rôle dans la physique d'Aristote et, plus tard, dans celle du Moyen Âge, et même dans notre moderne science, ces notions proviennent de la magie. De même de la notion des « contraires » et de lutte entre les « contraires ». Toutes ces lois proviennent de la magie.

Les lois essentielles de la magie sont les lois classiques de l'association des idées : contiguïté, similarité, contraste. Elles fondent de même la causalité scientifique. Les anthropologues Hubert et Mauss faisaient déjà remarquer : « Nous devons considérer la magie comme un système d'inductions a priori opérées sous la pression du besoin par des groupes d'individus. D'ailleurs, on pourrait se demander si nombre de généralisations hâtives, qu'a connues l'humanité, ne furent pas opérées dans des pareilles

1. Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire, Université de Bordeaux I, Talence, France, « Les occupations moustériennes du complexe VI3' d'Umm el Tlel (Syrie) : Taphonomie en milieu steppique aride », *Anthropozoologica*, 1999, n° 29, p. 3-12.

conditions, et si la magie n'en fut pas responsable. Il y a plus : ne serait-ce pas dans la magie que les hommes ont appris à induire ? [...] La magie a nourri la science, et les magiciens ont fourni les savants.¹ » Ainsi, par associations d'idées, par observations, par trouvailles et par croyances, la science a cheminé, chaque objet, chaque phénomène, suscitant une aventure de la découverte. Telle celle de notre corps.

On ne peut pas séparer une science de la civilisation dans laquelle elle prend naissance et se développe. On a coutume de faire remonter beaucoup de façons de penser aux Grecs. En fait, le milieu mental où, d'une certaine façon, notre science prend origine, date au moins du troisième millénaire avant notre ère. Ce qui aurait favorisé cela, ce sont les techniques et leurs instruments usuels. L'empirisme naît des métiers matériels, de l'artisanerie utilitaire. Là où l'empirisme se révèle le plus efficace, là aussi la connaissance tend vers une forme plus scientifique. La science qui, la première, se pose comme telle, est celle du comptage et de l'arpentage.

En revanche, dans la médecine où les causes et leurs conséquences sont demeurées mystérieuses, durant des millénaires, l'humanité est longtemps restée tributaire d'explications magiques ou religieuses.

Comme beaucoup d'autres alors, j'ai cette sensation intime de participer au cosmos, d'en être une pièce parmi d'autres, minuscule, à l'instar de la plante, de l'insecte ou de l'animal. Comme tous les humains, j'ai cet obscur et fort sentiment de faire partie de l'Univers. Comme tout ce qui m'entoure, je vis, je me développe, je me reproduis, je dégénère. Microcosme d'un macrocosme universel ?

L'HOMME, MICROCOSME DU MACROCOSME

« Le Jardin aux sentiers qui bifurquent est une image incomplète, mais non fautive, de l'univers tel que le concevait Ts'ui Pên. À la différence de Newton et de Schopenhauer, votre ancêtre ne croyait pas à un temps uniforme, absolu. Il croyait à des séries

1. Henri Hubert et Marcel Mauss, « Esquisse d'une théorie générale de la magie » (1903 – in Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 10-137).

infinies de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents, parallèles. [...] Nous n'existons pas dans la majorité de ces temps ; dans quelques-unes vous existez et moi pas ; dans d'autres moi et pas vous ; dans d'autres tous les deux. »

J.L. Borges, *Fictions*

Au XII^e siècle, dans la pensée chrétienne et les textes, se stabilise un mode de pensée selon lequel il existerait un système d'organisation commun entre l'homme – son corps et son âme – et l'Univers. Dieu, Créateur de l'Univers, a fait l'homme à son image. S'il a bâti le monde, c'est pour que l'homme vive et acquière la sagesse grâce à l'observation de la nature.

D'où la théorie du macrocosme et du microcosme : il y a – on le voit sur les enluminures d'alors – des cercles qui figurent l'Univers et au centre de ces cercles est situé l'homme. Les cercles de l'Univers sont eux-mêmes enserrés dans les bras de Dieu. À ce macrocosme, correspond le microcosme de notre corps, fait d'humeurs et d'équilibres entre quatre éléments.

Il y aurait donc une relation étroite entre le corps humain et un monde composé de quatre éléments qui se combinent selon les qualités premières du corps humain : le chaud, le froid, le sec, l'humide. Au centre de la Création, l'homme, debout sur une terre située au centre du monde (une idée déjà présente chez Aristote), est tourné vers les cieux. Il est, pense-t-on, une créature parfaite et le fait qu'il se tienne debout est le signe naturel de sa vocation spirituelle et intellectuelle.

On voit donc se multiplier, au cours du XII^e siècle, quantité de réseaux de correspondances entre le corps humain et le monde des « choses ». De toutes ces combinaisons, la plus courante est celle qui associe :

- la tête et le ciel et le feu,
- les yeux et la lune et le soleil,
- la poitrine et l'air,
- le ventre et la mer,
- les pieds et la terre.

L'*Elucidarium*, un texte très répandu alors, est éclairant quant à l'esprit qui imprègne cette époque :

« L'homme fut créé à partir d'une substance spirituelle et d'une substance corporelle. Celle-ci est composée des quatre éléments, qui font de l'homme un microcosme. Il tient de la terre sa chair, de l'eau son sang, de l'air son souffle, du feu sa chaleur. Chaque partie de son corps correspond à un de ces éléments et ressemble à une partie de l'Univers : la tête au ciel, la poitrine à l'air, le ventre à la mer, les pieds à la terre. Ses sens correspondent également aux quatre éléments : la vue au feu, l'ouïe et l'odorat à l'air, le goût à l'eau, le toucher à la terre. Enfin, le corps participe à la nature des pierres par ses os, et des arbres par ses ongles, des herbes par ses cheveux et des animaux par ses sens. ¹ »

ANALOGIES, ALLÉGORIES

À toutes ces correspondances physiques qui opèrent selon un grand « jeu d'analogies », s'ajoutent encore les correspondances allégoriques du religieux. Tel est le cas dans les écrits d'Hildegarde de Bingen au XII^e siècle. Le corps y est vu au prisme d'une correspondance stricte avec l'univers. Il est tout entier relié à la tête comme la Terre au ciel. La forme de cette tête est ronde comme le ciel où les étoiles sont comme les yeux de l'homme. Les bras sont telles les extrémités du monde, les veines semblables aux fleuves de la Terre et les os comme les pierres. Et il y a encore d'autres relations, selon Hildegarde : lorsque l'homme étend les bras, cela représente une croix, signe qui l'unifie au Christ. À cette figuration, s'ajoute toute une numérologie où les chiffres de 1 à 7 signifient les rapports entre l'homme et les puissances divines. Exemple : le visage qui est composé de trois parties dont chacune correspond à une des figures de la Sainte Trinité. Le chiffre 7, d'autre part, issu de 3 + 4, représente la totalité du macrocosme et du microcosme et donc rappelle que tout est uni en Dieu.

Un autre exemple de ces jeux de correspondances chiffrées se trouve dans les écrits du cistercien Guillaume de Saint-Thierry, lequel conçoit un système complexe intégrant les quatre éléments, les cinq sens et les facultés de l'âme :

— Feu : chaleur : bile rouge : oreilles : vue : jeunesse

1. Cf. Ribémont, Bernard, *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen Âge*, Paris : Klincksieck, 1991.

- Air : humidité, chaud : sang : urine : ouïe : adolescence
- Eau : froid, humide : flegme : narines et bouche : goût : vieillards
- Terre : sécheresse, froid : bile noire : yeux : toucher, odorat : vieillesse.

Guillaume de Saint-Thierry précise encore que si le corps est formé de quatre éléments, l'âme, de la même façon, possède quatre vertus premières (prudence, tempérance, force et justice). Il y a, selon lui, parallélisme entre les quatre vertus naturelles qu'analysent les médecins (appétive, rétentive, digestive, expulsive) et les quatre passions de l'âme (espérance, joie, crainte, tristesse).

Qu'est-ce que tentent de réaliser ainsi les médiévaux ? D'abord, l'union complexe entre le dogme de la Bible et les idées cosmologiques et physiques de leur temps. Ensuite, la compatibilité entre théories platoniciennes, aristotéliennes et mythologie. Tout cela donne l'impression de confusion, mais, en vérité, la « mécanique » fonctionne : en partant de l'homme dans sa dualité âme-corps, on va vers l'analogie avec la constitution de l'univers et sa Création. Toujours s'impose l'idée du rapport microcosme/macrocosme : « l'homme est univers dans l'Univers ». Tout cela a le mérite d'offrir une vision logique et totale des choses. Rien n'échappe, le complexe est maîtrisé. Jusqu'à ce qu'au XIII^e siècle, la redécouverte de la philosophie naturelle d'Aristote vienne reléguer cette approche de l'Univers et de l'homme. Demeurera cependant cette vision quaternaire de la nature, héritée de l'Antiquité grecque, et qui va fonder les premières étapes de la médecine.

LE CORPS, APRÈS TOUT...

Çà et là, on a parlé abondamment des « merveilles du corps ». Est-ce encore le cas ? Il y a les corps souffrants, les corps mutilés, les corps transformés. Sont-ils des merveilles quand notre regard s'aveugle à les considérer ? Ce qui manque, ce qui trompe, devient évident. Merveilles ? Pourquoi ? Quand tout doit pourrir. Longtemps, on a considéré le corps comme une entrave, une prison. Il empêchait l'esprit, il bloquait l'âme. Le souffle bloqué, la courbature toujours présente, le point au côté, l'impossibilité de courir, de sauter, de manger, de digérer. A-t-on dit aux adolescents ce qui les attendait ? Ils s'en moquent. Pour eux, tout cela est très loin. On verra bien. Pourquoi s'en inquiéter ? Alors, les merveilles du corps ?

